

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri FRANIERE

La disgrâce de l'individualisme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 145-149

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## La disgrâce de l'individualisme

Des nuages chargés de tempête s'amoncèlent au ciel du XX<sup>me</sup> siècle et nous le prédisent fécond en cataclysmes. Et pourtant nous regardons l'avenir avec confiance ; car malgré l'éteignoir de M. Viviani, un soleil s'est rallumé à notre horizon ; Dieu fait briller pour nous dans son antique éclat la divine charité.

Déjà cette étoile salutaire a adouci l'agonie du siècle défunt et le nôtre la contemple avec respect, ayant soin toutefois — pour voiler son origine chrétienne — de lui imposer le baptême laïque et de l'appeler la « solidarité ».

Le trop fameux J. J. Rousseau, sophiste de marque, mais piètre sociologue, par sa « Déclaration des droits de l'homme », que ces contemporains reçurent comme une charte immortelle, Rousseau, disons-nous, livra la société au libre jeu de la capricieuse volonté individuelle. La liberté apparut aux esprits malades du XVIII<sup>me</sup> siècle comme l'unique panacée aux maux dont ils souffraient et l'on s'empressa de remettre entre ses mains équitables les destinées de la société.

Hélas ! à peine intronisée, la liberté fut un despote et cela par une nécessité mathématique. En effet la liberté individuelle proclamée souveraine, investit chaque homme d'un certain nombre de droits abstraits, il est vrai, mais elle ne peut lui garantir la possession concrète de ces mêmes droits ; elle proclame très haut la souveraineté de

l'individu et le livre à la tyrannie d'une majorité oppressive, elle le dit libre et cette liberté retentit comme un amer persiflage à l'oreille des faibles, livrés comme une vulgaire marchandise à la merci du caprice des forts. Les conditions sont inégales : l'un a des ressources, l'autre en est dépourvu ; cependant il ne leur est pas permis de se concerter parce qu'une « décision commune entraverait la liberté individuelle. » Du moins l'Etat interviendra-t-il dans ce duel que la misère et l'opulence se livrent au nom de la liberté ? L'Etat ! mais quelle intervention apportera-t-il sans attenter à la liberté individuelle souveraine ? Que lui reste-t-il sinon d'assister « surintendant muet et inactif » à la dislocation fatale.

« Si les qualités personnelles des individus qui la composent, a dit Brunetière en parlant de la Pologne, pouvaient jamais sauver une grande nation de la ruine, laquelle, Messieurs, en aucun temps eût mieux mérité de ne pas périr que la noble et malheureuse patrie de Sobieski et Kosciusko ?

Elle est morte pourtant, et vous savez de quel mal elle est morte ! *C'est l'individualisme qui l'a tuée !* » Et l'éminent orateur s'adressant à ces concitoyens, poursuivait : Voulons-nous, à notre tour, Messieurs, devenir la Pologne ? Sachons du moins que nous y marchons ; et alors, oui, si nous le voulons, nous le pouvons, alors encourageons l'individualisme et tâchons de nous convaincre que le suprême idéal d'un grand peuple est de se dissoudre en une poussière d'hommes. » (Discours de combat.) La conséquence est inéluctable, car non content de briser le lien de fraternité qui existe entre les hommes, l'individualisme s'en prend à la base même de la société, à la famille qu'elle désorganise par la ruine de l'indissolubilité du mariage, de l'autorité maritale et du pouvoir paternel. Aussi les observateurs affirment-ils que « la décroissance de la population d'un pays est en relation directe avec le progrès de l'individualisme » (Brunetière, *ibidem*).

Le grand évêque américain Mgr. Spalding a dit avec bonheur que « la dynamique morale d'un peuple, c'est sa religion » or quelle doctrine est plus opposée à cette puissance morale que l'individualisme qui n'admet aucune religion si ce n'est celle du « moi » puisque d'après ses adhérents la raison ultime de l'existence de l'individu est de « travailler au développement de toutes ses puissances, à l'épanouissement de toutes ses virtualités ». Est-il nécessaire de dire que dans le domaine économique l'individualisme est la cause des crises qui agitent la société moderne ? Laissons parler Brunetière encore : « c'est l'individualisme, dit-il, qui est responsable de tous les griefs qu'on impute au capitalisme puisque c'est lui qui l'a même engendré » (Ibidem).

Bref, avec Dieu, un orgueilleux tête à tête ; entre les hommes, une infinité de contacts entre une infinité d'atomes, sans aucune loi qui réglementât ces contacts et encadrât l'action individuelle, la « bousculade érigée en règle, au nom de la liberté » voilà l'individualisme !

La machine sociale sous cette poussée formidable allait se désintégrer — quelle droit à l'existence avait-elle puisque entre les diverses entités qui la composent, il n'y a aucune affinité, aucun lien ?

Le XIX<sup>me</sup> siècle, à son déclin, comprit qu'il avait fait fausse route et, désireux de réparer les misères sociales accumulées par l'individualisme, n'eut rien de mieux à faire que de recourir au vieux christianisme ; il invoqua l'antique fraternité qui, sécularisée, devint la solidarité, c'est à dire une résultante de la juxtaposition des hommes en société et de leurs besoins réciproques.

Sans doute la société, cette fois encore, se fourvoie car « la loi du respect et de l'amour qui doivent régler les rapports des hommes entr'eux, sont rattachés par un lien bien factice, au fait de la solidarité humaine » (Goyau) ; mais, du moins, la société semble prendre conscience d'elle même et se proclame un « fait synthétique pour le moins aussi réel

que le fait analytique de l'existence de l'individu » ; or, constater ce fait, c'est du même coup proclamer le lien de solidarité entre les individus et en cela un grand coup est porté à l'individualisme. Et cette ardeur passionnée que l'on apporte de nos jours à la résolution de ce que l'on appelle « le problème social », dans tous les pays, dans toutes les classes de la société, qu'est-ce autre chose qu'une recrudescence de charité, une levée de boucliers contre les fausses maximes de 89 ?

Voilà des faits constatés par tout le monde, qui vérifient à la lettre cet oracle du cardinal Mailing : « Nous avons été étouffés par un individualisme excessif, disait-il, et le siècle prochain fera voir que la société humaine est plus grande et plus noble que tout ce qui est individuel », et là est précisément le critérium de notre confiance en l'avenir.

L'Eglise, loin de se plaindre, du larcin furtif que la société civile lui a fait, est allée à sa rencontre et lui a présenté les encycliques « Diuturnum » de 1881 sur le principat politique, « Immortale » de 1883 sur la constitution des Etats, « Libertas » de 1888 sur la liberté humaine, « Rerum novarum » de 1891 sur la condition des ouvriers, les remèdes aux maux des temps présents et sa charte pour l'avenir. Et comme cette charte fondait en un tout harmonieux l'autorité et la liberté, la charité et la justice, bases nécessaires de l'ordre social, et qu'en présence de ces principes immuables si bien unifiés, sa « solidarité » à elle ne paraissait qu'un fantôme suspendu entre le ciel et la terre sans base réelle, la société civile s'arrêta comme stupéfaite, hésitante... et n'avait été son orgueil effréné, elle eût volontiers tendu à l'Eglise une main loyale et reconnaissante. Quoiqu'il en soit, on en est bien revenu aujourd'hui des préjugés que l'on prêtait à l'Eglise à l'endroit de la société ; car, comme le dit dans sa belle langue M. G. Goyau : « Longtemps, à travers les sociétés on lui (à l'Eglise) avait prêté l'allure d'une promeneuse lente, fatiguée, marchant parce

que Dieu l'ordonnait, mais incapable de suivre les courants dont elle était éclaboussée, et plus impuissante encore à les gouverner. Et l'on avait rêvé d'un large et calme fleuve qui sortant tôt ou tard de ces courants unifiés, emporterait à travers les âges, en une infaillible odyssee, et toujours plus loin du Sinai, du Calvaire et du Vatican, l'arche grandiose de l'humanité nouvelle. Mais l'on vit, peu à peu, les courants hésiter : soit qu'ils fissent retour sur eux mêmes, soit qu'autour d'eux ils mutipliassent les ravages, ils s'attardaient en un tourbillonnement stérile. Et les imaginations optimistes cessèrent d'entrevoir le fleuve ; et sous l'incoercible poussée de la masse des humbles, déconcertés et dolents, il sembla que les parois de l'arche allaient craquer, Alors au-delà de ce chaos... on vit reparaître l'antique promeneuse : n'ayant jamais couru après les faveurs du siècle, elle se trouvait l'avoir devancé. Et, grâce à elle, malgré les catastrophes d'hier, malgré celles peut-être de demain, la croyance au progrès est demeurée sauve ».

HENRI FRANIÈRE